

VIELLE BRANCHE - EPISODE 16

Jean-Paul Ribes

“C'est la réponse. Faites-le. Les gens qui ont un projet ne sombre jamais dans le désespoir, ils traversent le désespoir.”

Il est 15 heures. On est au mois de septembre. Il y a un soleil timide qui accompagne le train qui nous emmène à une petite heure de Paris, dans une ville qui a un nom de taupe anglaise. Ça s'appelle Moll. Quand on arrive sur le quai, un homme alerte nous attend déjà. C'est Jean-Paul Ribes. Il a 78 ans. C'est un ex maoïste reconverti en chanteur. C'est aussi un grand spécialiste du Tibet et un bouddhiste convaincu. Et encore un journaliste aventurier et un homme très amoureux de sa femme qui brûle de nous présenter son jardin. Sa plus grande fierté.

Quand on arrive chez lui, il y a d'abord cette maison imposante avec une tour, un vrai château et un opéra de Monteverde qui résonne jusque dans le jardin. Et pour qu'on puisse discuter confortablement, Jean-Paul Ribes nous a installé deux fauteuils au coin d'un feu qui crépite. Il y a des vendredis après-midi qui sont pires que d'autres.

Générique

Bonjour, vous écoutez Vieille Branche. Pendant près d'une heure, je vous emmène chez un homme ou une femme dont les souvenirs racontent notre histoire. Nous allons discuter sans tabou, mais avec bienveillance de leur vie, de l'amour, de la mort, d'Emmanuel Macron, d'Edith Cresson, de la planète à bout de souffle, des relations hommes/femmes, des relations hommes/hommes, femmes/femmes, de Tinder,

du Minitel, de Snapchat. Tous les sujets sont permis. Quelle est leur morning routine ? Que pensent-ils de notre époque ? Quelles sont les histoires qui n'ont encore jamais été racontées ?

Jean-Paul Ribes, vous n'avez plus le droit de lire Le journal de Tintin. Vous avez en effet 78 ans et un parcours assez exceptionnel. Fier militant anticolonialiste, vous vous êtes engagé dès vos 20 ans en 1960 pour l'indépendance de l'Algérie. Vous êtes ce qu'on appelle , avec de ma part une pointe de respect parce que je ne sais pas concrètement exactement ce que ça veut vraiment dire mais, un porteur de valises. En 62, vous décidez, une fois l'indépendance acquise, de vous installer à Alger pour être professeur d'économie dans un pays déchiré, il faut bien le dire, et à reconstruire. Et vous êtes ce qu'on appelle alors, je ne connaissais pas l'expression, un pied rouge. Vous faites venir le Che à Alger, mais aussi le premier ministre chinois qui vous charme tant que vous vous retrouvez tout à coup maoïste. Après mai 68, vous vous démaoïsez et vous vous engagez presque en réaction pour le Tibet en train d'être colonisé par la Chine. C'est votre plus vieux combat l'anticolonialisme. Entre temps, vous devenez journaliste avec une grosse prédilection pour le terrain. Vous ouvrez notamment au sein d'Actuel. Vous rencontrez votre femme, vous tombez amoureux. Elle s'appelle Anne. Il y a plus de quarante ans plus tard, vous êtes encore à ses côtés. Et puis,

46 ans.

Exactement. Très bien. Je n'avais pas la date de la rencontre. Et puis, de la défense du Tibet au bouddhisme, il n'y a qu'un pas que vous avez franchi, apparemment, en picolant, on va en

savoir plus bientôt. Cette petite introduction, qui donne un aperçu très succinct de votre vie, me donne déjà envie de vous poser mille questions telles que Comment devient-on bouddhiste en picolant ? Ou encore le Che ressemble-t-il vraiment au tee-shirt que je portais quand j'avais 14 ans ? Ou encore Est-ce que vous trouvez quelque chose à redire à cette présentation jusqu'ici ?

Je la trouve remarquable. C'est extraordinaire. Je sais pas où vous avez trouvé vos sources, mais c'est magnifique. C'est globalement exact. Sauf que ce n'est pas moi qui avais invité Zhou Enlai à Alger. Il était invité par le gouvernement Ben Bella à l'époque, mais je l'ai rencontré effectivement, En revanche le Che c'est vrai, c'est moi qui l'ai invité, enfin c'est l'institution dans laquelle je travaillais, à savoir l'Institut de gestion et de planification que nous avons fondé au lendemain de l'indépendance algérienne pour créer des cadres pour l'économie algérienne.

Alors, on va, on va commencer par là peut-être. Votre tout premier combat, c'est l'Algérie, l'indépendance. La guerre a commencé, vous aviez 16 ans et je me suis...

Non, en 54, 14, 15 ans.

Vous étiez où à ce moment là ? C'était quoi vos convictions d'alors ?

A Paris, Paris...

Vous êtes né à Tours...

Non je suis né à Tours parce que c'était la guerre et l'exode et que mes parents fuyaient la région parisienne. Donc, je suis né à Tours par accident. Très fier, et très content.

D'être Tourangeau ?

Tourangeau.

Et à 14 ans, j'étais élève au lycée Janson de Sailly. Mon meilleur ami s'appelait Thiennot Grindack. On était pour la paix en Algérie.

Pour la paix au début.

Et on ne veut pas rentrer dans les détails de l'histoire. Mais quand la répression est devenue la guerre, on était pour la paix. On hésitait sur le terme d'indépendance qui nous paraissait un petit peu fort. Et puis, à la réflexion et au contact de la réalité, c'est à dire si ce pays ne devenait pas indépendant, il ne pouvait pas s'en sortir. Moi dans mes rêves les plus fous, je trouve que ça aurait été magnifique, une sorte de no border, de non-frontières parce que y avait des interactions possibles, mais non.

Et alors à 15 ans, donc, j'ai voulu apprendre l'arabe pour comprendre, mais On n'enseignait pas l'arabe à l'école. Haha.

Aujourd'hui si ! Bon gré, mal gré !

Et c'est utile !

Et je suis vraiment très pauvre. Donc je suis allé à la mosquée. Et je suis tombé sur un jeune imam avec qui je suis devenu extrêmement copain et qui m'a dit "bah d'accord, je vais apprendre l'arabe" "Alif Ba Ta Tsa Jim Ha Kha" et j'ai appris. Ensuite, j'ai fait le grand saut. Donc, plus le temps passait, plus cette guerre m'apparaissait insupportable. On apprenait progressivement que ce n'était pas simplement une guerre classique, on détruisait des villages entiers au napalm, on torturait, on violait.

Insupportable.

Donc, avec une bande d'amis, on s'est mis en relation avec ce que nous considérions comme des révolutionnaires algériens et progressivement, on leur a rendu un certain nombre de services, à savoir trouver des planques. Quand des gens ont été menacés d'arrestation et essentiellement, et transporter l'argent des collectes de fonds qui étaient

centralisés par la direction du Front national de libération...

Donc dans ces fameuses valises que vous transportiez...

C'est ça, ces fameuses valises qui étaient quelquefois des drôles de choses. Je me souviens d'avoir été à Lyon, au Théâtre national populaire de Lyon, dont le directeur était également membre d'un réseau, et alors on passait la journée à recompter l'argent parce que les frères algériens voulaient être précis, voulaient que l'on dise au centime près "J'ai reçu cette somme" etc... Et on se rend compte que la valise dans laquelle ils mettaient tout cet argent partait totalement en lambeaux. Il a donc fallu en acheter une nouvelle. Enfin, ils n'en ont pas trouvé...et on est reparti dans le train. J'étais avec une amie, et dans le train, il n'y avait que des jeunes sous-officiers. Et alors les frères nous avaient dit "voyagez en première, habillez-vous bien, mettez une cravate..." Et je voyais ma valise qui était au dessus de leurs têtes, je me disais pourvu qu'elle ne s'ouvre pas.

C'était un peu l'aventure, mais c'est ce qui convenait à notre âge à ce moment-là.

Vous n'aviez pas 20 ans à ce moment-là ?

J'avais tout juste 20 ans, j'avais 19 ans, 20 ans.

Et vous avez grandi dans quel genre de famille pour être sensible à ces sujets, aussi tôt,

Et bien une famille qui avait vécu la Deuxième Guerre mondiale avec une mère incroyablement aimante, mais je veux dire une personne qui vivait l'altruisme, la charité, la bonté... Et extrêmement chrétienne, quoique d'origine, et je l'ai appris après sa mort, d'origine juive.

C'était caché ?

C'était 'On le dit pas'. C'était on le dit pas...

Non, ce n'était pas caché, c'était le passé, c'était un passé qu'elle ne.... que vraisemblablement, qui ne se vivait plus

dans cette famille depuis des générations. Peut-être même depuis qu'ils avaient été chassés d'Espagne par Isabelle la catholique. Et peut-être étaient-ils des marranes, des convertis...Je ne sais pas, mais le fait est qu'ils portaient en eux une racine juive. Et donc, vous vous rendez compte à 70 balais, moi j'ai découvert après la mort de ma mère, que j'avais des ancêtres juifs...

Et ça a changé quelque chose pour vous ?

Ça m'a fait sauter en l'air de joie parce qu'après avoir appris l'arabe et quand on apprend l'arabe, on apprend forcément, mais ce n'est pas de l'intégrisme, on apprend forcément des petits morceaux du Coran.... Bismillah (ar)rahman (ar)rahim hamdoulillah ... Donc, à force d'apprendre et de fréquenter ça, je m'étais intéressé à l'islam. Évidemment. Mon copain qui était imam et tout... Et l'islam que j'avais très lucidement vu, était un islam extraordinairement varié- parce qu'il y avait les pires des réacs et on les appelait les barbus à l'époque on les appelle toujours d'ailleurs- ...qui étaient les intégristes, et à côté de ça, la douceur des soufis, le mysticisme, la générosité d'Allah, de la philosophie... Cet islam là, ça fait partie, je dirais, de notre culture. C'est un enrichissement à notre culture. Alors, j'avais vécu un petit peu tout ça, par la suite j'avais rencontré un maître tibétain et donc cette dimension juive, elle existait, j'avais beaucoup de copains juifs et tout...

On disait en général, 'Ribe, qui n'est pas juif'. Hamon et Rotman, dans Génération, disent que dans les révolutionnaires de 68, il y avait pas mal de juifs. Krivine, Cohn Bendit, Ribes, qui n'est pas juif... J'ai eu le plaisir de téléphoner à Rotman et Hamon...

Je suis juif ! Tu l'as dans le baba..

Non, mais ça n'a rien changé. Ça a simplement encouragé ce qui a été... Vous comprenez,

Le combat..

Mais ce n'est même pas un combat.... Il faut vivre dans le large. Il faut être, il faut être dans la spatialité. Quand je

pense à cette spatialité, etc. C'est aussi sur le plan intellectuel, et spirituel, et mental. Donc avoir un petit oui, un petit ferment de judaïté, pfffiou

C'est encore un peu plus...

Quelle chance.

Vous avez dit à l'époque vous vous l'avez dit en interview plusieurs fois, que vous vous étiez engagé pour l'indépendance de l'Algérie pour une certaine idée de la France aussi. Vous venez de parler d'être spacieux. Est-ce que ça a du sens pour vous aujourd'hui le sentiment national ? Je vous le dis, pour moi, ça n'a pas beaucoup de sens. Je me dis qu'on est justement dans des choses...

Pas le sentiment national. C'est pas par ce biais là, ça passe. C'est par le fait... Ayant été à l'école de la République, à la campagne en Bourgogne, j'avais intégré dans ma... J'avais adhéré. J'avais aimé un certain nombre de choses qui, disons-le, ont été mises en avant par la France dans l'histoire : les droits de l'homme, la démocratie, le respect, la culture. Bon, ces choses-là, c'est pas du sentiment national. C'est tout simplement ce que j'ai reçu. C'est le leg que j'ai tété dans les écoles et tout d'un coup, on demandait à 20 ans de faire le contraire, de réprimer. Éventuellement, de torturer. Et la certaine idée de la France que je pourrais avoir, ce n'était pas du tout à partir du sentiment national, mais voilà ça faisait histoire, ça faisait culture, ça faisait nation... Et ça faisait le petit être...

Et du coup, ça vous fait sauter au plafond aujourd'hui, quand, par exemple, on entend certaines personnes, à commencer par Zemmour, traiter les anciens porteurs de valises, par exemple, de traîtres à la nation...

Ah mais pas du tout... pffffff

ça vous fait même pas sauter au plafond....

Zemmour , traître à lui-même, traître à lui même. Traître à pffff.

Je l'ai rencontré, je le connais et je veux dire, c'est l'être le plus malheureux au monde qui soit et qui, dans sa souffrance, donne des coups de griffes comme un petit chat maltraité. Enfin, je veux dire 'pauvre Zemmour !'

Vous avez de la compassion?

Oui, oui, oui.

Et alors, vous avez 23 ans, vous partez vivre en Algérie, Vous vous dites je vais enseigner l'économie en Algérie. Qu'est-ce qui vous a pris à ce moment là ?

Bah vous avez sauté une étape. Le réseau auquel j'appartenais a été... un certain nombre de ses membres ont été arrêtés, dont moi. Et on se retrouve en taule. pas très longtemps. Trois mois, trois-quatre mois.

Ca forge le caractère, ça apprend beaucoup de choses. Et en sortant de taule, évidemment, je revois mes amis algériens et quand l'indépendance est arrivée, ils disent 'tu vas pas nous lâcher quoi, c'est maintenant. C'est maintenant qu'il faut que tu viennes.' Donc, et puis... je ne me fais pas prier, mais ils nous mettent un peu en demeure... de continuer à les aider. Comme j'avais continué mes études de droit, d'économie entre temps, et donc me voilà sur le bateau, - je sais plus si c'était en bateau ou en avion- et me voilà arrivé à Alger en juillet, juste au moment de l'indépendance. On arrive, on a plein de gens qui nous connaissent déjà sans nous connaître. Et tout ça, on tombe sur des tas de gens magnifiques, formidables. On nous dit bon bah on va vous trouver un appartement, on va vous trouver... Et "qu'est-ce que vous savez faire ?" A vrai dire, pas grand chose.

J'avais une petite formation d'économie et on a commencé à travailler. Mais j'étais aussi avec mon copain Thieno.

Toujours le même ?

Toujours le même, les copains, ça tient. On travaille à un moment à l'Office du tourisme parce qu'on pensait que si on arrivait pas à mettre la main sur toutes les infrastructures, notamment de l'armée française qui était... on pouvait créer une sorte de tourisme populaire.

L'Algérie est un pays merveilleux, des plages, des paysages. et tout ça. Et puis on a été vite déçu parce que c'était l'armée de Boumediene qui a mis la main sur ... si vous voulez l'Algérie est devenue un pays...

Peut-être qu'on s'était trompé pendant la guerre en pensant qu'ils voulaient tout changer. Non, ce qu'ils voulaient changer, c'était la... pour un certain nombre d'entre eux... la propriété du pouvoir et des avantages. Très vite, on les a vus à l'oeuvre. Alors, on a vu un clivage très vite en Algérie entre ceux qui voulaient créer une société nouvelle.... et c'est pour eux qu'on a invité le Che par exemple.

Et le Che arrive. On va l'attendre à l'aéroport. On lui serre la main et il nous tend un papier, il dit "c'est le discours que je dois prononcer demain. J'aimerais bien que vous le traduisiez."

C'était en espagnol ?

On parlait un peu espagnol. À grand renfort de dictionnaires, il y avait pas Internet. A grand renfort de dictionnaires, on lui traduit le truc. Et puis on va lui porter le lendemain matin, à l'ambassade de Cuba. Et à ce moment-là, on se rend compte qu'il parle parfaitement français et qu'il nous avait bien menés en barque. Mais pour voir si on traduirait bien. Voilà. Alors le Che était-il l'homme que vous portiez sur votre tee-shirt...

**Je ne sais pas, était-il une icône populaire
merchandisée ? Je ne sais pas...**

A l'époque et pour nous, à savoir en 63. Pas du tout. Il était, il était l'un des... Le plus intéressants des responsables de cette formidable révolution cubaine et qui était à l'époque une vraie révolution.

D'ailleurs, le Che nous dit "bon bah maintenant que je vous connais, est-ce que vous avez des passeports ? Apportez-les, demain vous partez avec moi à Cuba?"

Vous êtes parti dans la nuit ?

Le lendemain. Le lendemain, on était dans son avion, on part à Cuba et on se retrouve pendant un mois...

**Vous aviez un emploi du temps assez souple
quand même, on est prof d'économie à Alger, on
passe un mois à Cuba....**

Mais quelle liberté ! Eh toujours. Je crois que de ma vie, je n'ai jamais eu de patron. Donc on est parti à Cuba, voilà on a crapahuté et on le voyait tous les jours.

**Ca vous apparaissait comment à ce moment là
Cuba, comme une utopie en marche ?**

Alors ça apparaissait comme un pays assez lourdement marqué par tout ce qui avait précédé la corruption ou la prostitution états-unienne. Des vieux communistes cubains complètement largués par la nouvelle donne.

Et déjà une société où, par exemple, il y avait des points qui nous semblaient.... On n'était pas à la pointe de la lutte contre l'homophobie. Mais voir des révolutionnaires, être à ce point choqués par l'homosexualité, ça nous choquait. Si vous voulez, on s'est rendu compte très vite de la relative étroitesse d'esprit de la révolution cubaine.

Même à ce moment là ?

Oui, d'un côté, il y avait cette extrême générosité, et en partie incarnée par le Che. Mais le Che, deux ans après, il n'était plus à Cuba hein, il est parti. Et Fidel a commencé à s'enfler la tête jusqu'à ce que l'on sait. Bon. Mais on se marrait bien quand même hein.

J'avais quand même ce côté....

Quelque chose se passe...

C'est très fort quand on fait profession, plus ou moins, de révolution. C'est très fort de garder son sens de l'humour, y compris à l'égard de soi.

Et pour clore -on est parti à Cuba- mais ce chapitre sur l'Algérie, dont on pourrait évidemment parler des heures... A l'école, moi, on m'en a très peu parlé de l'Algérie. C'est vraiment deux pages à la fin d'un livre d'histoire, à la fin de la terminale. Il faut avoir vieilli un petit peu pour s'en rendre compte à quel point c'est encore vraiment très taboue comme guerre, à quel point il n'y a pas eu de travail d'histoire ni de mémoire qui a encore été fait. Vous le vivez comment ça, vous ? Et comment vous expliquez que ce soit quelque chose... En fait, c'est une guerre civile qui n'a pas dit son nom...

Ah ce n'était pas une guerre civile.

C'est une guerre de libération. C'est une guerre de libération d'un peuple qui estime qu'il ne peut plus supporter le joug, la pression... l'Algérie avait cent cinquante ans de maltraitance. Ça n'a pas commencé en 54. Les révoltes en Kabylie, les appropriations abusives de terres par les colons. La force subtile et méchante de la colonisation. 150 ans ! Donc, à un moment, ça pète.

Donc c'était complexe et il fallait trancher. Ça n'a pas été très bien fait. Ça a amené beaucoup de violence, ça a amené beaucoup de drames, beaucoup de remises en question. Mais à un moment donné, on doit dire - tu sais la questions sartriennes- où sont les salauds et où sont les héros ? Et je ne serai pas dans le camp des salauds. Voilà.

Et il y a un moment où on ne peut pas être dans le camps de salauds.

CHAPITRE

Quand il est rentré d'Algérie, Jean-Paul Ribes ne savait pas trop quoi faire de ses 25 ans. Alors il est devenu journaliste au sein d'Actuel, puis de L'Express. Grâce à ça, il a visité le monde entier, du Tibet au Mexique des chamanes et même toutes les banlieues parisiennes.

Ça lui a appris ce qu'il savait au fond déjà, il n'a pas besoin d'aller au bout du monde pour l'avoir à portée de main. Parallèlement à sa carrière de journaliste, Jean-Paul Ribes s'est engagé dans le maoïsme. Un engagement qui n'a pas supporté la révolution culturelle chinoise. Puis son engagement s'est très vite porté sur l'écologie.

Et vous êtes sorti du maoïsme et je l'ai lu ça aussi, mais dites moi parce que ça m'a parue, ça m'a laissée un peu pantoise, par le féminisme. Je me suis dit mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Absolument, absolument. C'est à dire qu'en mai 68, j'avais déjà un peu évolué vers une structure un petit peu plus "mao spontex", comme on l'appelait, **bien sûr vous aviez le don pour les mots à l'époque...**

Et qui faisait le journal "Tout" dont la devise était "ce que nous voulons : Tout." et là, On a vécu, vécu littéralement, l'expression du féminisme. Et nos camarades, nos amies, nos petites amies sont à l'origine, je dirais, d'une radicale prise de conscience. C'est à dire... Il y avait des excessives. Il y avait des filles, qui aimaient pas les mecs, non pas parce qu'elles étaient homosexuelles, parce qu'elles ne l'étaient pas forcément, mais il y avait un côté "j'aime pas les mecs". Et puis il y en avait qui aimaient les mecs mais qui trouvaient qu'ils n'étaient pas bien quoi. Et cette pédagogie, je dirais presque amoureuse, moi, je l'ai vécu

comme ça parce que à l'époque, je sortais plutôt avec avec elles au pluriel, et il y avait une espèce de compréhension mutuelle. Du coup, elle disait Jean-Paul, ça va,

“Ca va” mais bon, il y a quand même du taff...

Ah bah il y avait du taff, il y a toujours du taf avec les mecs. Tu sais, t'as toujours été toujours un petit peu raciste, sexiste, un petit peu gningnin, un petit peu ci... Mais bon quand même, ça va, on l'aime, ça va.

Et ça, ça vous a fait sortir du maoïsme tout d'un coup, vous vous êtes dit : “ Ah! bah les filles ont raison” ...

Ça ne m'a pas fait sortir du maoïsme, ça m'a fait prendre une série de tangentes qui était de dire le maoïsme n'a pas réponse à tout, le monde est plus vaste...

Elargi...

Je l'ai écrit en 75, dans un livre... parce qu'en même temps, comme dit l'autre, je suis sorti de ce maoïsme... C'est deux choses... Bon, oui, le féminisme et oui, l'écologie.

Et alors, je vais sauter sur l'occasion pour vous poser plusieurs questions sur l'écologie. Vous avez écrit un livre en 75 effectivement, il s'appelle, je l'ai ici, “Pourquoi les écologistes font-ils de la politique ?”

“Pourquoi les écologistes font-ils de la politique” à l'époque, vous vous demandiez s'il fallait mieux que les écologistes investissent le champ social ou s'il fallait qu'ils fassent de la politique ?

J'étais plutôt contre qu'ils fassent de la politique.

Parce que vous étiez plutôt contre qu l'écologie rentre dans une case politique précise... On est devant un échec d'ailleurs assez patent.

Est-ce qu'on attrape un petit peu le sida ? Un tout petit peu ?

Quand on fait de la politique.

Quand on attrape la politique, on attrape une maladie grave.

Et alors moi je suis, je suis très, très, très inquiète pour l'avenir de notre planète, je veux dire, je n'en dors pas la nuit parfois.... Comment vous le vivez, ça ? Est-ce que vous vous dites moi, j'ai fait ma part, c'est aux jeunes maintenant...

Ah pas du tout..

Est-ce que vous vivez dans la même inquiétude que moi ? Est-ce que vous avez envie de me rassurer ? Est-ce que vous pouvez me rassurer, s'il vous plaît... Est-ce que vous pouvez me dire que tout ira bien ?

Je peux à la fois vous rassurer, mais sans dissiper la totalité de vos inquiétudes. Quand vous vivez vraiment parmi les plantes, vous avez cette fraternité, cette sensibilité qui me fait dire en rigolant Je parle aux arbres, mais oui, on a quelque chose de commun dans nos gènes, donc à un moment donné on n'ira pas jusqu'au suicide et d'ailleurs, on voit très bien que des gens de votre génération mettent le holà déjà très sérieusement. Vous devriez relire *l'hypothèse Gaïa*,

Je vais commencer par la lire après je la relirai...

L'hypothèse Gaïa part d'un principe qui s'appelle l'homéostasie qui fait qu'on se transforme face à des difficultés, de telle sorte que le principe du vivant demeure. Et que je sache, nous sommes vivants. Donc, ce qui rassure, c'est de dire cette phrase et de la répéter comme un mantra nous sommes vivants, mettre le vivant au poste de combat.

où je vais recevoir des gens qui ont le cancer. Je veux dire, c'est se prendre à bras le corps la réalité, quel que soit l'âge qu'on a. Parce qu'on dit oui, mais c'est bien mais t'es vieux t'as le temps. Non, je pourrais roupiller toute la journée. Enfin, je veux dire... ou je ne sais pas... ou voyager. Je voyage plus parce que carbone. Et puis, parce que ça me fait chier, parce que j'ai fait trois fois le tour du monde et que ça va. Pourquoi vous croyez que j'aime tant faire des jardins ?

Parce que vous êtes vieux et que les gens en vieillissant, ils aiment bien faire des jardins parce qu'ils voient la vie...

Evidemment, ma cocotte (rire).

Quand je suis venu habité... parce que la vie, de mon point de vue, est mon guide, mon inspirateur, mon prophète. La vie est grande. C'est pas Allahou Akbar, c'est El reit . La vie. La vie m'a fait venir ici à Maule. Et je me retrouve avec un parc de 6 hectares.

Un parc magnifique.

Magnifique. En friche.

Avec un séquoia géant dedans.

Oui. Catalpa, cèdres du Liban, des noyers d'Amérique, des frênes, des charmes, enfin bon... Et je me trouve confronté à cette réalité et cette réalité, c'est toute la richesse de la terre, des plantes, etc.... C'est pas, je me suis, je me suis pas mis à jardiner pépère. Je me suis mis à jardiner comme un fou.

CHAPITRE

C'est impossible, quand on discute avec Jean-Paul Ribes, de ne pas voir dans son attachement à ce qu'il appelle le vivant, une dimension spirituelle. D'ailleurs, il est bouddhiste, et quand on est arrivé, il nous a tout de suite montré son arbre de méditation où il s'exerce à ce que lui a appris son maître de

Et ça va rejoindre une question que je voulais vous poser, moi, j'ai l'impression que quand vous aviez 25 ans, vous aviez déjà vécu mille vies. Moi, à ma génération, j'ai l'impression qu'on nous avait débouloqués déjà toutes nos idoles avant même qu'on ait eu le temps de s'engager dans certains combats. Si vous aviez mon âge aujourd'hui, vous seriez dans quels combats ?

Clairement...

Celui là?

Celui là, clairement, sans hésitation possible. Mais je me méfierais un peu de la politique et j'agis concrètement là où je suis, dans la radio pour laquelle je travaille, dans les articles que j'écris, j'agirai concrètement. Pour mettre en place notre vie au sein du vivant, notre présence au sein du vivant. Quand on était Actuel, le premier Actuel,

Actuel, donc ce grand magazine de la contre culture...

Ce grand magazine de la contre-culture fait par des cinglés ouverts à tous les vents et dont le mot d'ordre était 'Do It ! Just Do it !' Jerry Robin..

Nike..

Hein ? Bon. Voilà exactement. Just do it... Au départ, c'était ça. L'écologie, faut la faire, l'écologie. Il ne faut pas.... Bien sûr, c'est bien de la penser, bien sûr, c'est bien de combattre au nom de l'écologie, mais il faut là faire.

Un mantra et un slogan qui est énormément revenu ces dernières années le do it, do it yourself, les makers, "faut le faire"...

Mais oui, oui, mais c'est la réponse que je fais à votre peur d'un non espoir. Faite- le. Les gens qui ont un projet ne sont jamais, ne sombrent jamais dans le désespoir, ils traversent le désespoir. Avoir un projet, mais avoir un projet n'est pas avoir comme ça une fantaisie dans la tête, c'est avoir un truc qu'on va faire demain. C'est un jardin

méditation Lama Zopa Rinpoché. Mais encore une fois, les chemins qui l'ont mené au bouddhisme sont très sinueux.

Vous êtes maître en transition un peu saugrenue. On sort du maoïsme par le féminisme. On rentre dans le bouddhisme, en picolant.

Ah oui alors en picolant...Non, mais c'est une fuite du féminisme. La vie, c'est comme un puzzle. Les trucs, ça s'emboîtent. De dire que dans les années 70, je dirais, nos femmes,(rire) comme on disait à l'époque... Les femmes se regroupaient dans des petits groupes, des groupes femmes.

Vous n'aviez pas le droit de venir... Et on en faisait tout un tintamarre comme aujourd'hui, quand les femmes font des groupes de femmes.

Non on disait, c'est normal, c'est bien on approuvait. Puis, on s'est posé la question : et nous qu'est- ce qu'on fait ?

Alors, on a créé un groupe POM, Groupe homme, un groupe *Pour une Ouverture*.

Par jalousie, un petit peu quand même ?

Par imitation servile.

Et c'est là que vous buviez du vin ?

Par amour. ah bah c'est là qu'on picolat forcément. Et en particulier, vous allez voir comme la transition se fait. On décide d'aller se réunir chez quelqu'un qui nous avait invités chez lui, qui est un écrivain. Chez Jacques Lacarrière. Qui vit dans l'Yonne, dans un village qui s'appelle Sassis et qui est situé, comme il le dit lui même, entre le vin et le divin, c'est à dire entre Chablis et... rappelez-moi, la basilique...

Vézelay ?

Et Vézelay. Bon. Et on arrive chez Jacques, qui commence à nous servir, à nous faire goûter tous les chablis du coin. Merveilles... tout ça. Et puis sur sa commode, je vois la

photo d'un vieux monsieur qui ressemble à mon papa. Et je me dis ah c'est drôle qu'il ressemble à mon père.

Et puis, en dessous, il y a une phrase "je forme des vœux pour le bonheur de tous les êtres Ha! Ha!" Et c'était pas Ha! Ha! Ha!.

Mais en tibétain, Ha! Ha! Ça veut dire quelque chose. Mais moi, je croyais que c'était Haha. bon. Et je dis "qui c'est?" Et Jacques me dit "c'est Kalou Rinpoché"

Et je me dis il a une de ses tronches.

Il ressemblait à votre père je vous rappelle..

Il ressemble à mon père et il avait les pommettes hautes comme ça.

C'est le monsieur que l'on voit au dessus de votre cheminée là ?

Et oui.

Et donc au-dessus de votre cheminée, y'a non seulement Kalau Ripoche...

Ben il y a quatre personnages, il y a Kalau Ripoche, qui est donc le premier que j'ai rencontré... parce que Jacques ensuite m'a emmené... alors on faisait notre groupe 'POM' et puis après il m'emmène dans un monastère bouddhiste, tibétain.

Et alors il y a Kalau Ripoche, il y a le Dalaï Lama, il y a un petit jeune homme qui est là et qu'on voit aussi en compagnie du Dalaï Lama...

Sur lequel vous avez écrit un livre...

qui est le KarmaPa, sur lequel j'ai écrit un livre.

De sa fuite au Tibet.

Il a celui qui lui a succédé. Et puis là, il y a le Dalai Lama qui fait un câlin.

Vous me parlez beaucoup de la vie

- détendez vous-

et je ne peux pas m'empêcher à la mort et j'ai envie de vous demander déjà est-ce que vous avez peur de la mort, vous, à 78 ans?

Alors. Sans mentir, je n'en ai absolument pas peur.

C'est vrai ?

Je n'en ai absolument pas peur parce que je considère la mort comme un acte provisoirement ultime, puisque je pense qu'on ne se limite pas à une seule vie, je pense qu'on a eu des vies, dilckinsonien, il y a 720 millions, etc... etc...Je pense qu'on est, mais enfin comment pourrait-on oublier qu'on est porteur d'un code génétique qui remonte à la plus ancienne humanité ? Je ne serai pas un bipède si si je n'étais pas porteur de tout ce cheminement, il faut être ultra darwinien, ultra darwinien là dessus. Et deuxièmement, ces gènes, c'est pour ça que je pense qu'il faut faire un enfant. Une fois dans sa vie.

Vous avez des enfants ?

Je n'ai pas encore d'enfant.

Il faut faire un enfant.

Mais les gens qui n'en font pas, ils ont le droit de pas en avoir quand même.

Ils ont parfaitement le droit. Ils ont parfaitement le droit. Ils peuvent faire des choses jolies. Et c'est pour ça que...

Vous venez de pointer le Dalai Lama, je le dis pour ceux qui écoutent.

Et c'est pour ça que ceux qui n'en n'ont pas, sont leurs propres enfants et renaissent... Et le Dalai-Lama est l'enfant du Dalai Lama, qui est l'enfant du Dalai Lama. La

chaîne du vivant ne s'arrête pas. Donc pourquoi est-ce que t'aurais peur de la mort ? Alors, la seule chose... D'abord, je m'étais un peu entraîné.

Ayant vécu des situations où j'étais quand même en grand risque, tu vois j'ai été condamné à mort...

En prison ?

Par l'OAS. Et bon quand, après sept ans de guerre en Algérie, je partais avec ma petite deux-chevaux en Kabylie ? Bon, alors, soit ils me prenaient pour un Kabyle, mais je ne comprenais pas facilement ce qu'ils me disaient. Mais s'ils me prenaient pour un Européen, ils auraient pu...

Aller vite en besogne et voilà....

Voilà. Je pourrais dire que je n'ai jamais eu peur de la mort parce que je n'ai jamais senti la mort. Tu sais il y a un poème magnifique. "La mort viendra et elle aura tes yeux." Voilà moi, je suis bercé par ça....

Deuxièmement, j'ai un truc fabuleux. C'est... Le jour où la mort rentrera. Si elle me donne le temps, si ce n'est pas...

Trop soudain...

Si ce n'est pas un truc qui me tombe... Le jour où la mort rentre dans ma chambre, ce sera une femme, belle, avec une voix très douce.

Et je sais déjà ce qu'elle a à me dire : " Pardonne à tous ceux avec qui tu as des contentieux, pardon collectif, demande de pardon à tous ceux avec qui tu as des contentieux. Une fois que tu as réglé ça. Une fois que tu as réglé..."

Tu sais ce que ça veut dire pardon en français ?

C'est très chrétien ?

Ca vient du sanskrit, ça veut dire 'Para dana'. 'Dana', c'est le don. Et "Para" c'est l'accomplissement comme dans "parfait". Para Dana. Le pardon, c'est le don suprême.

Donc. Reste dans ta logique. Demande de recevoir et donne, pardonne.

C'est clair, tu ne peux plus avoir peur de la mort après ça. Alors la seule chose qui m'emmerde, c'est de laisser mes petits chéris, mes enfants, mes petites filles...

Votre femme

Mon épouse...

Avec qui vous êtes depuis plus de 46 ans.

Mon épouse...

On n'en a pas parlé.

Ma remarquable épouse. Alors c'est très orgueilleux ce que je vais dire... Cette femme absolument...d'abord belle, qui a été enthousiaste de venir habiter ici, qui a donné, d'une générosité extrême...

En 97 à l'époque où je quitte juste au même moment où je quitte le métier de journaliste pompier, elle prend un petit calepin et va dans tous les hôpitaux de Paris, et repère des espaces, de parking et autres etc... Et dit "Je voudrais qu'il y ait partout des jardins". Et elle rencontre un formidable pédopsychiatre, chef de service à la Pitié-Salpêtrière, Michel Basquin. En fait, c'est Michel Basquin qui lui dit : tenez, prenez les 50 mètres carrés, faites-en un jardin et ça fera peut-être du bien à mes petits autistes. Et Anne commence à faire un jardin pour les enfants autistes à la Pitié-Salpêtrière. Pour pouvoir régler les problèmes administratifs, on crée une association et on l'appelle Comment ? "Belles plantes". Ce qui fait que quand je chercher sur Internet, quand on cherche Belle plante, on tombe sur des photos de filles à poil. C'est pas notre créneau.

Mais on crée donc cette association "belles plantes". Et Anne *me* convainc absolument que ce sera là ma nouvelle vie. D'abord parce que je suis un bon jardinier depuis déjà pas mal d'années. J'aime jardiner et je vais donc l'accompagner dans son -elle est infirmière- dans son

travail de jardiner avec ceux qui souffrent, de jardiner pour ceux qui morflent et qui morflent ? Les petits autistes, les vieux dans les Ehpad, les cérébro-lésés de l'autre côté de la rivière, ici à Maule, qui ont eu des AVC, etc... On a même fait une formation de jardin dans une espèce de grande maison d'accueil pour tétraplégiques, alors tu vois tous les gens étaient en petit machin...

En fauteuil, très immobilisés...

En fauteuil électrique. Ça, c'est fort... Un fauteuil électrique, je demande d'ailleurs à voir un fauteuil électrique qui s'éclate, ils disent on veut un jardin. Tu demandes aux gens, ils veulent jardin.

Et toi, tu arrives, tu fais un jardin. Et ça, c'est ce que fait Anne et elle m'a totalement convaincu, ce qui fait qu'avant, on disait Anne Ribes, oui c'est la femme de Jean-Paul Ribes et maintenant on dit Jean-Paul Ribes, oui oui c'est le mari d'Anne Ribes.

Merci beaucoup Jean-Paul Ribes.

Un immense merci à Jean-Paul Ribes pour ses mots sages, pour m'avoir accueillie auprès de son feu et pour les petites pommes du jardin que j'ai eu le droit d'emporter.

Vieille Branche, c'est une émission de Nouvelles Écoutes présentée par Marie Misset, Réalisation par Aurore Meyer-Mahieu, mixage par Laurie Galligani, coordination et prise de son par Marine Raut.

A bientôt dans Vieille Branche.